

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: - (2002)
Heft: 2-3

Artikel: Schizophrenie et opinion primodiale (Urdoxa)
Autor: Jover, Frédéric
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-870304>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SCHIZOPHRÉNIE ET OPINION PRIMORDIALE (URDOXA)

La question de la schizophrénie reste au centre des écrits de la phénoménologie depuis les Classiques (Merleau-Ponty, Straus), jusqu'aux auteurs Modernes (Maldiney, Tatossian, Blanckenburg, Célis). Leur lecture permet d'éclairer l'expérience schizophrénique et de repenser certains symptômes tels que la dépersonnalisation, l'automatisme mental, les éléments paranoïdes. Dépassant le simple constat d'une privation (point de départ de beaucoup de théories), la phénoménologie dans une perspective psychopathologique intègre et réhabilite l'expérience schizophrénique dans l'expérience humaine en général, préalable de toute thérapeutique à venir.

1. L'espace du paysage schizophrénique et ses connexions avec l'espace géographique dans l'œuvre d'Erwin Straus¹

1.1. Paysage et horizon²

Le rappel de cette métaphore a souvent été utilisé par les grands noms de la phénoménologie, psychiatrique³, et philosophique⁴, tant elle est riche de sens et parlante par sa simplicité à évoquer les rapports du monde privé (*idios kosmos*) de l'être schizophrène avec le monde commun (*koinos kosmos*).

1. Erwin STRAUSS, *Du sens des sens*, Grenoble : Millon, 1989.

2. *Ibid.*, p. 579.

3. Arthur TATOSSIAN, *Phénoménologie des psychoses*, Paris : Masson, 1979.

4. Maurice MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard, 1985, p. 393-395.

Nous en restituons l'essentiel dans ce paragraphe introductif.

L'existence dans la schizophrénie est décentrée, elle ne s'ac-complit plus dans le commerce avec un monde âpre, résistant et indocile qui nous ignore, elle s'épuise parfois dans la constitution solitaire d'un monde fictif.

Cette constitution n'est pas une construction, elle ne prend pas place dans le « monde géographique », c'est-à-dire dans l'être que nous connaissons et dont nous jugeons dans le tissu des faits soumis à des lois, mais dans le « paysage » individuel par lequel le monde nous touche et par lequel nous sommes en communication vitale avec lui.

Le schizophrène vit dans l'horizon de son paysage, dominé par des impressions univoques, sans motifs et sans fondement, qui ne sont plus insérées dans l'ordre universel du monde et des choses et dans les rapports de sens universel du langage. Les choses que nous désignent le schizophrène par leurs noms qui nous sont familiers ne sont cependant plus pour lui les mêmes choses que pour nous. Ils n'ont gardé et introduit dans leur paysage que des débris de notre monde, et encore ces débris ne restent-ils pas comme parties du tout.

Dans les moments paranoïdes, ces choses sont encore plus parlantes et vivantes que les nôtres, pour nous apparaître, après épuisement dans une lutte harassante avec le temps, comme figées et inertes. Apparaissent alors l'incohérence de la pensée, la détérioration complète du langage dans la perte progressive de l'espace géographique, l'hébétude affective dans la dévastation du paysage.

1. 2. Paysage et espace géographique chez Merleau-Ponty

M. Merleau-Ponty a largement repris ces propos pour illustrer son approche phénoménologique du chapitre consacré à la chose et le monde naturel.

La constitution solitaire du monde fictif (du schizophrène) ne peut valoir comme réalité que parce que la réalité elle-même est atteinte chez le sujet normal dans une opération analogue : « En tant qu'il a des champs sensoriels et un corps, le normal porte, lui aussi, cette blessure béante par où peut s'introduire l'illusion, sa représentation du monde est vulnérable... ».

Ainsi dans le monde habituel, sans aucune vérification expresse, l'expérience privée se relie à elle-même et aux expé-

riences étrangères, « le paysage s'ouvre sur un monde géographique, il tend vers la plénitude absolue...⁵ ».

Nous ne jouissons pas de la subjectivité, nous la fuyons constamment. Nous sommes au monde pour de bon, en ayant sur le temps une prise franche et naïve. L'être schizophrène, lui, est dans cette tentative incessante de se tailler un milieu privé dans un monde commun et bute toujours sur la transcendance du temps.

Si le sujet vit habituellement dans un horizon qu'il pénètre et rompt, rapportant les impressions spatiales du paysage familier à l'espace géographique et essayant d'ordonner celui-là à celui-ci, le schizophrène ne pénètre pas l'horizon, il demeure dans le paysage, livré à la persécution du même et tire dans l'horizon de celui-ci le monde géographique étalé dans la langue familière, tel un étant jeté dans une galerie universelle des étants.

Le paysage n'est pas modifié uniquement dans son orientation, mais il est aussi modifié dans un caractère et devient étranger aux normes de l'expérience sympathique.

L'être schizophrène est frappé d'impouvoir dans son pouvoir-être, faute de pouvoir exister, d'être sa propre possibilité, celle-ci se cristallise en état de fait. En est-il ainsi du maniérisme, où le sujet tient la pose dans une injustification totale, sans habitation de l'espace-entourage, en est-il ainsi des éléments paranoïdes délirants où le sujet schizophrène tente de tenir la parole en état de dire face à l'incompréhension du monde commun, malgré tous ses efforts pour que cette parole soit parlante.

2. *Monde naturel et schizophrénie chez Merleau-Ponty*

2.1. *Habitation du monde*

Tel dans le maniérisme par exemple, tel un modèle, le schizophrène n'habite pas l'espace-entourage. Et il faut reconnaître dans cette tentative une manière de se donner du champ, c'est-à-dire du possible.

Le schizophrène est frappé d'impouvoir dans son pouvoir-être : « Un impouvoir, disait Antonin Artaud dans *L'ombilic des Limbes*, un impouvoir à cristalliser inconsciemment le point rompu de l'automatisme à quelque degré que ce soit... ».

5. *Ibid.*, p. 393-395.

La plainte schizophrénique dans sa traduction la plus poignante serait justement la recherche incessante et sisyphéenne de l'automatisme le plus élémentaire, qui préside à notre habitation dans le monde, le point de départ de l'habitude, dans l'expérience de la quotidienneté du monde commun, (du On), et qui ouvrirait au monde la possibilité d'« habiter ».

Or, *l'habiter ou l'habitude*, faisait remarquer M. Merleau-Ponty, « c'est éprouver l'accord entre ce que nous visons et ce qui est donné, entre l'intention et l'effectuation ; le corps est notre ancrage dans le monde⁶ ».

C'est cette prise franche et naïve sur le monde que le schizophrène recherche, pour habiter le monde et « être le *Là* ». C'est la recherche de l'ouverture de la possibilité d'un site en vue d'un avoir lieu, et du monde et du soi. Ce qui d'« habitude », n'est pas l'objet d'une recherche ou d'une rationalisation mais habitation non expressément réfléchie.

2.2. *L'accompli schizophrénique*

Mais le projet de l'être schizophrénique est d'être réduit à son être-jeté. Comment, dès lors, avoir sens pour un étant lorsque l'on n'est pas inscrit à une place déterminée de systèmes possibles ?

Du possible, du possible ! crient les schizophrènes.

En dehors des rares cas où le délire, tentative de possibilisation du soi et du monde, emporte au loin le schizophrène dans un nouveau réel, celui-ci est contraint de s'expliquer en permanence avec un possible pré-établi, où aucun événement ne peut plus se produire, en dehors de l'événement de la psychose elle-même.

C'est au ressassement de cette crise unique, sans cesse inachevée, qu'est condamnée l'expérience schizophrénique dans ses démultiplications sans fin. Dans cette expérience de l'accompli se déverse dans de l'accompli.

Or, à moins que de n'être explicitement présentifié, nul moment de la perception n'est à concevoir transcendentalement comme « accompli »⁷. C'est-à-dire comme versé une fois pour toute dans un présent mort et défini. La perception ne se déroule qu'à renouer inlassablement le tissu de sa progression et elle

6. *Ibid.*, p. 169-170.

7. Raphaël CÉLIS, « *L'Urdoxa* dans la vie intentionnelle », in *L'intentionnalité en question entre phénoménologie et sciences cognitives*, textes réunis par D. Janicaud, Paris : Vrin, 1995, p. 73.

exige de ce fait l'abandon confiant en un fond dynamique et préalable d'harmonisation, qui ne peut se figer sans aussitôt s'abîmer. Car c'est de cet abîme dont il est question dans l'expérience schizophrénique.

« S'abîmer » comme le précise H. Maldiney à propos de l'œuvre de F. Ponge, c'est aller au fond⁸, reprenant les propos de F. Ponge dans ses *Ressources naïves*:

« L'esprit, dont on peut dire qu'il s'abîme d'abord aux choses (qui ne sont que "riens") dans leur contemplation, renaît par la nomination de leurs qualités, telles lorsqu'au lieu de lui, ce sont elles qui les proposent⁹. »

Fût-elle en échec, cette recherche harassante, cette quête hors du commun, représente la dimension critique centrale de l'*anthropos* dans l'expérience schizophrénique, où plus qu'ailleurs par son inachèvement perpétuel, (en dehors des rares délocalisations délirantes, véritables projets d'appropriation d'un monde fictif) il est toujours question d'un sens qui échappe, qui est à « la lisière même du dire », à la différence du poète.

2.3. L'Urdoxa husserlienne dans l'expérience schizophrénique chez Merleau-Ponty

On peut imaginer à quel prix, au prix de quelle déperdition ontologique, celle-ci prend l'apparence de la résolution lorsque ni le monde, ni le soi n'existent en possibilité ouverte, mais se présentent l'un et l'autre dans « l'en-face »;

« Savez-vous ce que c'est que la sensibilité suspendue, cette espèce de vitalité terrifiante et scindée en deux, ce point de cohésion nécessaire auquel l'être ne se hausse plus, ce lieu terrifiant?... », criait encore Antonin Artaud dans *L'ombilic des Limbes*.

Car si l'esprit doit d'abord s'abîmer aux choses, c'est aussi dans cette chute qu'il a son commencement, mais c'est seulement à s'en relever par un saut qu'il connaîtra le fond d'où il a pris son appel¹⁰.

Comme le précise Merleau-Ponty :

[...] Au dessous des actes exprès par lesquels je pose devant moi un objet à distance, dans une relation définie avec les autres

8. Henry MALDINEY, *Le legs des choses dans l'œuvre de Francis Ponge*, Lausanne : L'Âge d'Homme, 1974, p. 41.

9. *Ibid.*, p. 40.

10. *Ibid.*, p. 43.

objets et pourvu de caractères bien définis que l'on peut observer, au dessous des perceptions proprement dites, il y a donc pour les sous-tendre, une fonction plus profonde sans laquelle l'indice de réalité manquerait aux objets perçus, comme il manque chez le schizophrène, et par laquelle ils se mettent à compter ou à valoir pour nous¹¹.

C'est le mouvement qui nous porte au delà de la subjectivité, qui nous installe dans le monde avant toute science et toute vérification, par une sorte de « *Foi* » ou d'« *opinion primordiale* » — (ou qui au contraire s'enlise dans nos apparences privées)¹².

Or dans ce domaine de l'opinion primordiale ou *Urdoxa* (*Urglaube*) de Husserl, nous dit Merleau-Ponty, s'illusionner hallucinatoirement, imaginer est encore possible. Comme l'enfant met au compte du monde ses rêves comme ses perceptions, il croit que le rêve se passe dans sa chambre, au pied de son lit, et simplement n'est visible que pour ceux qui dorment.

Imaginer, c'est mettre à profit cette tolérance du monde antéprédicatif et notre voisinage vertigineux avec tout l'être dans l'expérience syncrétique, c'est être un individu qui embrasse tout ce lieu vague qui constitue le monde, accueillant les objets pêle-mêle, les objets vrais, et les fantasmes individuels et instantanés et non pas un ensemble d'objets uniquement liés par un ensemble de rapports de causalité.

3. Monde antéprédicatif et synthèses passives chez Husserl

3.1. Prédonné et monde antéprédicatif

Tout jugement logique implique un contact préalable, non consciemment formulé avec la chose, qui est « prédonné », avec l'horizon de monde préindividuel, qui l'entoure et dont elle ne se détachera que par le travail ultérieur des concepts et des catégories.

Ce prédonné, selon les termes de Husserl, se livre à travers de ce qu'il nomme le jeu préconscient des synthèses passives.

Dans ce monde préobjectif, antéprédicatif, les choses ne sont pas distinctes les unes des autres, bien qu'elles se livrent dans une certitude de présence (*Urglaube*) ou croyance originaire.

11. M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, p. 395.

12. *Ibid.*, p. 395.

3.2. *L'alentour*

Il s'agit d'un *il y a* obscur et confus qui précède la clarté du *Cogito*¹³.

Husserl écrit : « avant que ne s'institue le mouvement de la connaissance, l'objet de la connaissance est déjà là...¹⁴ »

Par cette présence préalable, on a en vue ceci : à savoir que l'objet nous affecte comme intervenant à l'arrière-plan de notre champ de conscience, ou même qu'il est déjà au premier plan, éventuellement déjà saisi, mais n'éveille qu'ensuite l'intérêt de connaissance, cet intérêt qui se distingue de tous les autres intérêts de la pratique concrète.

Mais préalablement à la saisie, il y a toujours l'affection, qui n'est pas l'affecter d'un objet isolé singulier. Affecter veut dire : se détacher d'un entour qui est toujours co-présent, attirer à soi l'intérêt, éventuellement l'intérêt de connaissance.

« L'alentour est là comme le domaine du pré-donné, selon une donnée passive, c'est-à-dire qui n'exige pour être toujours déjà là aucune participation active du sujet, aucune orientation du regard de saisie, aucun éveil de l'intérêt... ».

Nous pouvons dire également que toute activité de connaissance a toujours pour sol universel un monde ; et cela désigne en premier lieu un sol de croyance passive universelle en l'être, qui est présupposé par toute opération singulière de connaissance. Le « sol » (*Boden*) ou le « corps-sol » de l'évidence, duquel la vie intentionnelle tire aussi bien le principe de son sens que le principe de sa consistance ou de sa « stance » (*Stand*), et qui est fonction de la présence stimulatrice de l'horizon¹⁵.

3.3. *La dépersonnalisation « nécessaire » à la perception*

Merleau-Ponty nous précise que toute perception a lieu dans une atmosphère de généralité et se donne à nous comme anonyme. « Je ne peux pas dire que je vois le bleu du ciel au sens où je dis que je comprends un livre ou encore que je décide de consacrer ma vie aux mathématiques... ma perception, même vue de

13. Jacques GARELLI, « Constitution et dislocation des horizons de l'expérience. Le cas Artaud », in *L'Art de Comprendre*, 2, (1994), p. 24.

14. Edmund HUSSERL, *Expérience et jugement*, Paris : PUF, 1970, p. 7.

15. R. Célis, « L'*Urdoxa* dans la vie intentionnelle », p. 78.

l'intérieur, exprime une sensation donnée : je vois du bleu parce que je suis sensible aux couleurs...¹⁶»

Au contraire, les actes personnels en créent une : je suis mathématicien parce que j'ai décidé de l'être. De sorte que si l'on veut traduire exactement l'expérience perceptive, on doit dire que l'on perçoit de moi, et non pas que je perçois.

C'est dans ce sens qu'il faut replacer avec J. Garelli, le terme de « synthèses » : il ne s'agit pas d'un chaos désorganisé d'individualités, un pullulement éclaté et morcelé de sensations, qui s'imposent, mais un monde déjà structuré (la cohérence interne de Merleau-Ponty), non logiquement certes.

3.4. *Le laisser-être*

Dans le monde antéprédicatif, la distinction entre sujet et objet n'a pas encore de place, dans une relation intentionnelle si étroite entre l'homme et les choses entourées de leur horizon de monde.

C'est ce en quoi cette pensée est dite pré-individuelle. Il s'agit d'une sorte de « laisser-être le monde », (*Gelassenheit*) passive, qui se donne à la fois dans un sentiment préindividuel de liberté d'accueil et de présence non encore objectivée.

Or il est vraisemblable que dans l'expérience schizophrénique, n'existe pas cette épaisseur d'un acquis originaire qui empêche l'expérience d'être claire pour elle-même¹⁷.

« [...] toute sensation comporte un germe de rêve ou de dépersonnalisation comme nous l'éprouvons par cette sorte de stupeur, où elle nous met quand nous vivons vraiment à son niveau...¹⁸»

3.5. *Synthèses passives et schizophrénie*

L'expérience schizophrénique telle qu'elle se déploie montre une intolérance, une incapacité à laisser-être les choses.

Faute de dépersonnalisation, nécessaire au laisser-être perceptif, celle-ci dans une tentative de rationalisation est muée en opération constituante.

Rien n'advient dans l'expérience schizophrénique, mais tout survient en un pré-donné déjà constitué, d'où l'anonyme est banni et infiltré par les actes personnels.

16. M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, p. 249.

17. *Ibid.*, p. 250.

18. *Ibid.*, p. 249.

C'est ainsi que tel patient schizophrénique, dans sa tentative de reconstruction (paranoïaque) du monde, ne voyait pas le bleu, mais essayait de tout son corps de le comprendre et de justifier l'injustifiable en l'expression d'une réelle dépossession de lui-même. Son corps d'homme détaché du corps du monde ne pouvait consentir à se déprendre dans certaines limites de ses activités pour accorder sa confiance à des procédures de structuration où le moi a déjà pris parti inconsciemment pour le monde.

4. Perspectives d'avenir dans l'œuvre de A. Tatossian et W. Blankenburg

4.1. La stance du soi, enjeu à venir de la phénoménologie (génétique ?)

« La plus belle chose serait d'être normale, c'est-à-dire en règle avec l'évidence, mais je ne puis en faire autant toute seule. Tout est si peu naturel, je dois faire tellement par moi-même » dit Anne, la patiente de W. Blankenburg¹⁹, exprimant par ses propos ce qui domine par son absence dans l'expérience schizophrénique : le fameux *ça se comprend de soi-même*.

Comment ne pas reconnaître dans ses propos une ultime tentative de se donner du champ, en reconstruisant, pour y être présente, le caractère apersonnel et sans fondement de ce qui tient habituellement lieu d'évidence.

Habituellement, la stance du soi ressort du corps vivant comme ré-sistance (*Widerstand*) aux pressions physiognomiques du monde matériel ou monde humain qu'elle tient à di-stance (*Abstand*).

Intimement convoquée par les Choses du Monde au tréfonds même de sa corporéité, Anne épuise sa vie subjective dans ce qui n'a de sens dans aucune langue, pour atteindre une stance refermée sur elle-même, avec in-sistance.

C'est vers la compréhension de ces troubles aboutissant à cette tentative schizophrénique pour se donner du champ, que Tatossian nous invite à prospecter.

L'évidence naturelle est en rapport dialectique avec l'autonomie du Je, ou mieux, la stance du *Soi* (*Selbstand*), et Anne les perd ensemble. Est-ce par trouble du développement pré-égoïque de

19. Wolfgang BLANKENBURG, *La perte de l'évidence naturelle*, Paris : PUF, 1991, p. 146.

l'évidence, par synthèses passives qui normalement constitue un Moi capable alors de reprendre la fonction de l'évidence à son tour et de l'enrichir de synthèses actives et égoïques ? Ou bien le Moi subit-il un épuisement transcendantal à préparer sans cesse son propre fondement, aboutissant à la perte de l'évidence ?²⁰

Plus que d'en valider les deux termes, comme le souligne la psychologie génétique, l'intérêt de la phénoménologie est de souligner l'ambiguïté de la notion de faiblesse du Moi.

Le sujet schizophrène peut faire des choses et s'affirmer, mais il n'atteint que vide et déception. Ce qu'il fait est réel, mais sans légitimité, parce que la légitimisation procède du Moi transcendantal ici défaillant.

Dans les cas extrêmes, faute d'un appel au monde, il s'enracine dans l'autisme par un effort de constitution quasi corporel du Soi et du monde.

Le Moi empirique se met en devoir d'assumer la tâche du Moi transcendantal, à savoir garantir un « autos » au Soi²¹. L'« autos » est le caractère de ce qui se donne à soi-même sa loi²².

4.2. *L'anonymat et la sur-stimulation d'horizon*

Toute quotidienneté participe d'une fréquentation abandonnée et détendue à l'*Umwelt*, où le Moi transcendantal reposant sur son « arrière-garde » (*Hinterhalt*) assume le caractère impersonnel et anonyme de l'émergence des choses à laquelle nous sommes livrés et où aller de soi implique d'abord qu'aille de soi le monde ambiant.

Pour citer W. Blankenburg : « L'autodétermination de l'être humain autonome émerge de la mer anonyme de tout ce qui arrive de soi-même...²³ »

Encore faut-il s'entendre sur ce que nous appelons l'anonymat ?

C'est justement ce que dénonce le schizophrène, lui qui ne participe pas par hasard à l'auto-compréhension des choses sur telle scène impersonnelle et anonyme.

Vivre dans un monde anonyme, c'est accepter l'évidence, qui règne avant que le *principium ratiōnis* ne fasse valoir son exigence universelle.

20. A. Tatossian, *Phénoménologie des psychoses*, p. 141.

21. *Ibid.*, p. 142.

22. W. Blankenburg, *La perte de l'évidence naturelle*, p. 156.

23. *Ibid.*, p. 149.

Vivre dans un monde anonyme, c'est en tolérer les apparences, les discordances, et les illusions, autant de stimulations de l'horizon qui viennent en assurer notre sol d'assurance qu'il convient d'entendre dans un sens quasi architectural, plus que réflexif (qui le cantonnerait à un simple constat).

5. Conclusion

Nous voudrions, en guise de conclusion, reprendre, à l'issue de cette revue de la littérature phénoménologique, quelques hypothèses permettant d'éclairer l'expérience schizophrénique.

Celle-ci semble le lieu d'un séisme général, affectant l'ensemble des renvois et des totalités préintentionnelles qui permettent habituellement de laisser-être les choses et de constituer le monde par synthèses passives.

Ne pouvant assumer l'anonymat, c'est-à-dire, faute de cet à-priori, le sujet schizophrénique serait en demeure d'assumer activement ce qui se fait passivement.

Il serait privé de ces démentis partiels, que sont les apparences, les illusions, les discordances, qui permettent d'intensifier la recherche d'un nouvel équilibre doxique, de cette relation du fond prédonné et de fonder, correspondant à un *dasein* évident et de l'autonomie (*Selbstand*) pourvue d'un *je*.

Dans cette perspective, la symptomatologie schizophrénique serait au contraire l'aveu de cette privation, véritablement mise en actes et dont la conséquence serait une désamorçage de l'*Urdoxa*.

Cette sur-stimulation active de l'horizon serait une tentative, en pure perte, car n'ayant pas le mode de la donation, d'activer une vie intentionnelle impraticable condamnée à être perpétuellement sursaturée et démentie, [...] en tout cas bien éloignée (et à la fois si proche) de ces vers de Rilke :

« Et nous n'avons au fond qu'à être là, mais simplement, mais instamment, comme la terre est là, dociles aux saisons, clairs et sombres, et plongés dans l'espace, sans demander de reposer autre part que dans le filet d'influences et de forces dans lequel les étoiles se sentent en sécurité ».

Frédéric JOVER

BIBLIOGRAPHIE CHOISIE

Frédéric JOVER, « Humbertus Tellenbach, une ontologie de l'intervalle ou l'Entre et ses résonnances psychothérapeutiques », in *L'Art du Comprendre*, 4 (février 1996).

Frédéric JOVER, « Espace topographique des hallucinations », conférence présentée au séminaire de phénoménologie de l'Hôpital Necker (Dr Charbonneau — Pr Debray), mars 1999 ; in *Introduction à la phénoménologie des hallucinations*, sous la dir. du Dr. G. Charbonneau, Paris : Le cercle Herméneutique, coll. « Phéno », 2001.

Frédéric JOVER, « Les peintures noires, espace orphique, ou la mort peinte et anticipée par Francesco Goya » — Premier prix des laboratoires Euthérapie des communications au sujet du concept d'Anticipation —, in *Mort et Création*, Paris : L'Harmattan, 1996.

Frédéric JOVER, « L'humour noir chez le peintre Francesco Goya » — Communication au Congrès International de psychopathologie de l'expression de Biarritz, juin 1997 —, Biarritz : Publications de la SIPE, 1998.